



ANDRÉ GUERRI

# **LE CŒUR QUI BASCULE**





## LE CŒUR QUI BASCULE...

*C'est le même vent qui sculpte les dunes et les efface, le même flot qui sculpte la falaise et l'éboule, la même contrainte qui te sculpte l'âme ou l'abrutit, le même travail qui te fait vivre et t'en empêche, le même amour comblé qui te comble et te vide.*

Antoine de Saint-Exupéry  
« La Citadelle »



# I

## Un horizon de nuages

Ne sait-on jamais comment naissent nos drames ?

Nicolas Roussel avait garé sa voiture sur le remblai qui domine le canal du Midi, ce n'était pas un endroit tranquille cet espace urbain entre rue et canal ; dans son dos, un interminable serpent de voitures s'étirait dans les spasmes des feux alternés qui hachaient leurs parcours. Des pneus crissaient, des moteurs s'emballaient, des tuyaux d'échappement crachaient, au raz de la chaussée, d'affreux bouchons de fumées âcres exhalant sur les berges leurs vapeurs insalubres. Pourtant, cette place providentielle, sous les vieux platanes dénudés, lui ménageait enfin, au bout de sa fatigue, un instant de répit.

Depuis quelque temps, en fin de journée, il sentait une lassitude nouvelle engourdir son corps, alors, il restait au volant, inclinait son siège et, la tête vide, il contemplait l'indifférence glauque des eaux immobiles. Lentement, il s'abandonnait au plaisir d'un repos volé aux impératifs quotidiens, bien conscient que son court endormissement, en pleine ville, sous la curiosité narquoise des quelques promeneurs solitaires

qui frôleraient son véhicule, aurait quelque chose d'incongru. Délivré des tensions qui l'oppressaient, dans une détente apaisante, il se relâchait ; en fermant les yeux, il percevait à peine les résonances de la radio en sourdine. Insensiblement, il s'enfonçait dans une couche de nuages moelleux qui, le soutenant, l'enlisait doucement dans les sables de l'oubli...

Le cri hystérique d'un speaker surexcité le réveilla brutalement.

Au dehors, la lumière avait faibli et des reflets flamboyants tremblotaient sur les eaux mortes. Ankylosé et immobile, Nicolas émergeait difficilement d'un sommeil volé aux conventions sociales ; son réveil gourde lui faisait prendre conscience que ce repos inhabituel était déjà celui d'un homme vieillissant. Parcouru de frissons, allongé dans la pénombre de sa voiture refroidie, sa fatigue lui rappelait que les printemps de sa vie s'étaient enfuis, avec leur cortège d'espoirs éteints, de déceptions vécues et d'illusions perdues...

Il revoyait ses étés évanouis en bonheurs torrides ; il ressentait la nostalgie des douleurs contenues, des souffrances tues et il souriait aux anciens éblouissements d'amours solaires.

Pour la première fois, il sentait venir les froidures des automnes, les signes des hivers comptés ; il voyait se dessiner l'horizon d'une vie qui approche de sa nuit.

Nicolas allait avoir soixante ans...

Le regard perdu dans les miroitements des eaux dormantes, il réalisait, qu'il avait franchi le cap du demi-siècle...

En toute innocence, il avait poursuivi sa route, dans la lancée d'une quarantaine épanouie. Sournoisement, le temps l'avait taraudé, corrodé, usé et dévoré de l'intérieur. Malgré sa force apparente, il était semblable à ces antiques poutres de chêne : belles, patinées, rassurantes, qui s'effondrent brutalement, minées par d'invisibles parasites, voraces et destructeurs.

Il se rappelait qu'un jour un ami lui avait confié la peur irrépensible qui s'était emparée de lui au moment d'aborder le demi-siècle. Nicolas n'avait pas compris alors ce sentiment puéril qu'il jugeait aussi inutile que stérile.

A cinquante ans, il n'avait pas encore ressenti les maux dont il entendait beaucoup de gens de cet âge-là se plaindre. Sous des plumes admirables, il avait découvert, tant de fois, l'expression de lamentations réitérées : les auteurs présentaient des doléances souffreteuses, des gémissements maladifs et des jérémiades sans fin ; Nicolas pensait alors que ces plaintes n'étaient qu'excès ou abcès en forme d'effets de style, de coquetteries d'auteurs ou bien les derniers soubresauts d'un romantisme décalé.

A cinquante ans, les réveils de Nicolas étaient légers, sa démarche assurée, sans avoir conservé une forme juvénile, sa silhouette demeurait harmonieuse ; par ailleurs, son entourage lui confirmait la satisfaction qu'il pouvait avoir de lui-même.

– Quelle chance ! s'exclamait-on autour de lui, tu ne vieillis pas, toi !.

Ces remarques encourageaient sa vanité secrète et même sa naïveté naturelle, aussi n'envisageait-il pas qu'il pût en être autrement...

Il restait aveugle aux premières tavelures de sa peau qui se desséchait, s'affinait avant de devenir reptilienne ; il ignorait les premières arborescences de ses veines bleuies qui, se dilatant, marbraient ses jambes pour dessiner le serpentement d'un réseau bientôt monstrueux. Le matin, en se rasant, devant sa glace, il percevait à peine les premiers affaissements d'un visage qui, cependant, courait à sa ruine. Par contre, il ne trouvait pas le charme que l'on prête généralement aux cheveux gris ; lui, au contraire, devant sa chevelure dévitaminée et clairsemée, regrettait sa parure d'antan. Lorsque, dans une assemblée, sur la vague de crânes polis, luisants et duveteux, il percevait l'esquif des rares crinières blanches qu'arboraient encore de vieux lions, il était noyé de regrets.

Il n'avait pas encore imaginé, qu'un jour prochain, il éprouverait, sans raison apparente, une vague fatigue dès le lever, que ses jambes seraient de plomb, qu'un invisible poids pèserait sur ses épaules ; qu'il s'enfoncerait vers le dieu des abîmes qui l'enfouirait sous la terre pour le minéraliser et le fossiliser, insensiblement. Ces sensations nouvelles lui rappelleraient bientôt qu'il appartenait, à un ordre différent de celui de la chair et qu'il participerait bientôt à celui de la pierre immémoriale, de la poussière éternelle et de l'insondable mystère...

Dans la tiédeur de son véhicule envahi de ténèbres, refusant l'effort du moindre mouvement, il laissait vagabonder sa pensée. Était-ce sa fatigue nouvelle, son début d'ankylose, sa paresse du moment ou encore l'âge avançant qui le portaient à philosopher ?

Le ciel crépusculaire ponctué d'étoiles naissantes suscitait l'éternelle question, de plus en plus pressante chez les gens d'un âge certain, du sens de la vie. Suis-je raisonnable, pensait-il, lorsque j'imagine qu'une mystérieuse force ascensionnelle puisse propulser la partie immatérielle de mon être, vers les étoiles ?

Les yeux levés vers les nues, il s'attardait dans d'interminables spéculations à propos des puissances antagonistes qui étirent et déchirent l'espérance des hommes entre terre et ciel.

Pour se protéger du froid envahissant, il avait croisé les bras sur sa poitrine et dans cette attitude qui lui rappelait les cours de catéchèse, il se prit à considérer sa foi : une foi diluée, éloignée, enlisée dans un scepticisme qu'il regrettait avec amertume. Les légendes naïves et leur cortège de divinités, à l'image des hommes, lui paraissaient être de véritables plagats, des tentatives douteuses faites pour abuser les crédules. Ces images vides le laissaient de plus en plus indifférent. Cependant, il ne demeurait pas insensible à la beauté de certains dieux de bronze et de marbre qu'il jugeait être une imposture nécessaire à l'exorcisme de la terreur, du vide, et du néant...

S'il avait secrètement honte de ses blasphèmes et ses pensées sacrilèges, malgré son scepticisme, il se demandait si ces dieux énigmatiques et les Parques éternelles comptabilisaient son temps.

S'il doutait des dieux, il avait tout de même une certitude : il savait que ses années s'étaient écoulées trop vite...

Une vie, songeait-il, c'est si long et si court... Face à l'éternité, mon existence d'homme n'est qu'une longue respiration : vivre c'est inspirer pour expirer...

Face au « tissu plié de l'éternité », comme l'a écrit Jean Cocteau, elle n'est qu'un minuscule « pli », l'espace d'un instant, un souffle court, léger, éphémère...

La soixantaine approchant, pour résister aux agressions perpétuelles du temps, Nicolas s'était imposé de rester « en forme ».

Il s'était résigné à subir la loi des temps modernes, soumis au dictat de la mode et des médias, il devait accepter la férocité du regard des autres, ces miroirs qui ne tarderaient pas à lui renvoyer une triste image de lui-même... Aussi, malgré ses réticences et le peu d'inclination qu'il avait pour les activités physiques, il avait décidé d'être un adepte du sport, de l'hygiène de vie, et d'une alimentation équilibrée.

Il se levait tous les matins avec cette légèreté insouciant, cette bonne humeur et ce plaisir de vivre qui accompagne l'âge mûr.

Face à ses élèves, il restait toujours détendu et souriant et devant ces jeunes visages tendus vers lui, intacts et lisses, gourmands des mille illusions de la jeunesse, il se sentait à l'abri du temps.

Il ne voyait briller dans leurs yeux qu'un reflet de lui-même, une ombre flatteuse et sans âge, qui ignorait sa vieillesse imminente, car, avant tout, il incarnait le savoir, la connaissance et une forme de vie intellectuelle qu'ils découvraient : il était leur professeur.

Ces jeunes gens étaient son miroir de légende : « miroir, mon beau miroir » disaient les Conte... Alors qu'il évitait les pièges des miroirs de son salon et surtout ceux de sa salle de bains, lui, anthropophage, restait plongé des heures dans les frais miroirs

multipliés dont il s'abreuvait, dont il se nourrissait, et qui le tonifiait quotidiennement.

Par un étrange phénomène, plus Nicolas vieillissait, et plus ses élèves rajeunissaient. Les garçons lui semblaient plus minces, plus grands, plus inconstants, plus immatures ; les filles, plus épanouies, plus féminines, plus frivoles et plus capricieuses aussi, de véritables Baby Dol qui l'encharnaient. A vingt ans, beaucoup de ces jeunes gens vivaient déjà en couple, indifférents aux soucis dont ils chargeaient leurs parents. Dans ce rapport confus des générations, Nicolas en oubliait son âge, tout en finissant par ne plus savoir évaluer le leur...

Sans se lasser, il lisait, montrait, démontrait, expliquait, reprenait, notait, ordonnait, exigeait. Il louvoyait entre les tables, dans une démarche légère, pour surveiller, évaluer, conseiller ; il se penchait au-dessus des jeunes épaules, pour suivre la progression du travail imposé.

L'efficacité qu'il attribuait à sa tâche, dans le rôle social qu'il tenait, constituait l'essentiel de sa vie, c'était son itinéraire, son chemin d'homme actif, un chemin dont il voulait ignorer le terme...

Depuis quelque temps, en fin de journée, il ressentait une fatigue inhabituelle, et il s'endormait là, seul, dans sa voiture, au bord du canal...

Malgré le froid de plus en plus vif, il dût faire un effort, il devait bouger, il devait se diriger vers « Tonicgym », la salle de sport qu'il s'obligeait à fréquenter.

Son assiduité et sa résignation exemplaire lui valaient une certaine admiration, de la part des récalcitrants de son entourage qui remettaient

toujours, aux calendes grecques, la décision de se mettre, enfin au sport.

Plusieurs fois par semaine, il se soumettait à la torture de la fonte soulevée par un système de poulies, de potences et d'appareils aussi barbares que sophistiqués, mais, aujourd'hui, sa fatigue gommait l'ardeur nécessaire, et le combat qu'imposait son penchant naturel vers la passivité physique s'avérait difficile.

Il sortit enfin de sa voiture pour se glisser dans la peau d'un sportif souriant, décontracté, et dynamique.

Il avait pris son sac de sport et remis en route sa machine humaine engourdie.

Il n'avait dormi que quelques minutes, mais grâce à ce repos, il se sentait un peu mieux, il était prêt à subir le supplice des tortionnaires de métal...

A peine eut-il ouvert la portière, qu'une rafale de vent s'engouffra dans l'habitacle, ébranlant le véhicule par la violence de son souffle glacé.

– Encore ce maudit vent d'autan, maugréa-t-il.

Il releva le col de son blouson et, s'arc-boutant, fit face aux bourrasques du vent humide qu'il détestait par-dessus tout. Décidément, pensait-il, la réputation du climat ensoleillé et vivifiant de cette ville n'est qu'un leurre, encore une des multiples idées reçues que véhiculent les Parisiens en mal de province.

Il n'aimait pas cette ville provinciale dans laquelle il se sentait prisonnier, depuis toujours ; il exérait les méfaits de son hypocrite climat oppressant et néfaste pour les arthritiques, les asthmatiques et les bronchiteux.

Comme à l'accoutumée, il fut accueilli, dans le vestiaire, par l'odeur fauve des défroques masculines

éparses, dépouilles informes, suspendues au hasard ou abandonnées à terre, dans l’empreinte désarticulée des corps absents. Des chaussures douteuses, fatiguées, éparpillées sous les bancs, des sacs béants, jetés à même le sol, des serviettes maculées dans l’attente de nouvelles salissures ajoutaient encore à ce viril capharnaüm.

A chaque claquement intempestif de la porte qui s’ouvrait et se refermait bruyamment au passage des garçons de la nouvelle génération, Nicolas sursautait. Au milieu d’un désordre auquel ils semblaient insensibles, tout en discutant à voix haute, ces Adonis des faubourgs se déshabillaient en contemplant leur reflet dans le grand miroir qui dominait les lavabos. Avec une insolence ostentatoire, ils faisaient jouer leurs pectoraux, leurs dorsaux ou leurs biceps. Parfois même, ils prenaient des poses imitant celles que proposaient les magazines spécialisés, dans les concours de body building. A ces concours, certains y songeaient beaucoup.

S’ils se voyaient déjà, sur les podiums, acclamés par une foule hystérique, Nicolas, lui, se dévêtait à la hâte, rentrant son ventre honteux qui, malgré ses laborieux efforts et ses régimes répétés, mûrissait dans son abominable croissance de fruit gélatineux.

En tenue de ville, il pouvait encore ignorer les misères cachées de son corps : son élégance vestimentaire suppléait à la ruine annoncée...

Cependant, depuis quelque temps, il s’était rendu compte qu’il avait de plus en plus de mal à se mettre nu devant ses occasionnelles maîtresses, et même devant son épouse.

Sans être exhibitionniste, dans sa jeunesse, il avait été adepte du naturisme et souvent, il avait cédé à la volupté d'admirer la beauté sans ornements. Alors, lentement, il dénudait son corps bronzé, avant de faire glisser, sur celui de sa partenaire d'une nuit, la caresse de ses mains précipitant la chute soyeuse d'une troublante lingerie.

S'il jouissait encore de la douceur des peaux juvéniles, de la tonicité des chairs fermes, de la provocation insolente des corps offerts au plaisir sensuel, son âge mesuré à celui de ses partenaires, bannissaient toute tentative de nudisme.

A cinquante ans, pris de pudeurs, il plongeait sous les draps ou se précipitait lâchement, à la sortie du bain ou de la douche, sur le premier peignoir ou la première serviette qui lui tombait sous la main, afin de voiler, à ses rencontres adultères, les tristesses de son corps.

Au milieu des ces Apollons et de ces éphèbes de cabarets qui parlaient haut et fort de leurs exploits de jeunes chauffards, de leurs performances donjuanesques ou encore des derniers résultats sportifs, Nicolas se sentait déplacé. Il leur préférait les propos mesurés de jeunes étudiants, de cadres débutants ou de jeunes employés, qui venaient là pour acquérir un équilibre, un tonus, et un corps harmonieux dont ils ne faisaient pas état.

Il commençait sa séance d'entraînement physique par une séquence de cardio training. Il avait très peu de temps son club était équipée de bicyclettes de cardio lors de leur installation, le patron de la salle avait invité tous ses clients à se plier à un test d'évaluation ; ce test devait déterminer un programme personnalisé adapté au niveau obtenu.

A sa grande surprise, Nicolas avait réalisé un excellent score qui le plaçait en tête des clients de son âge. Il attendait donc le fameux programme personnalisé que le patron devait lui communiquer après une analyse « scientifique. Gonflé d'une importance nouvelle, ce dernier circulait entre les différents appareils de musculation, un gros classeur énigmatique sous le bras, le sourcil froncé, l'œil allumé, le stylo impatient sur l'oreille, en laissant espérer à chacun les révélations étonnantes issues des nouvelles technologies.

De nouveaux programmes, il n'y en eut point, la parade quotidienne du maître des lieux constituait une mise en scène dérisoire destinée à peser sur la naïveté des nouveaux clients.

De guerre lasse, selon un ancien programme ennuyeux, Nicolas répétait inlassablement la même séance débutant par une séquence de pédalage. Pendant l'effort, il devait boire abondamment pour maintenir l'équilibre sanguin qu'appelle la pratique énergique du sport. Dans le bruit sec des disques de fonte qui tombent, retombent et s'entrechoquent, au milieu des cris, des hurlements et des onomatopées poussées par les amateurs de body building ainsi libérés de la violence de leurs efforts surhumains, dans cette salle grise aux fenêtres hautes et barraudées ne captant que des lambeaux de ciel, face au triste mur badigeonné de blanc douteux, son pédalage n'avait rien de ludique.

Pour tromper son ennui, il avait pris l'habitude de se munir d'une revue, d'un journal ou plus souvent d'un roman dont la lecture lui permettait d'oublier la corvée de pédalage li s'évadait, ailleurs, dans un

univers peuplé de personnages, d'évènements ou d'aventures romanesques.. Pendant une heure, s'évanouissait la salle et son environnement, il se mesurait à d'autres forces, il partageait d'autres idéaux, il s'identifiait aux héros de ses auteurs favoris :

l'empereur Hadrien de Marguerite Yourcenar, le surhomme de Hadrien Friedrich Nietzsche, les héros de l'aéropostale de Antoine de Saint-Exupéry et tous les personnages de Proust, de Gide, de Hugo, de Zola, et des autres qui étaient ses plus fidèles amis...

Dans ces écrits, il savourait, non seulement la maîtrise d'une langue admirable, mais aussi l'extraordinaire force étayant la pertinence d'idées qui le renvoyaient à ses problèmes existentiels.

Cependant, Nicolas ne devait pas se laisser emporter trop longtemps par la magie des mots, de temps en temps, il devait briser les ailes de ses rêves : il devait boire régulièrement.

Ce jour là, comme à l'accoutumée, sans interrompre son pédalage, il tira sur la serviette qu'il avait autour du cou pour éponger son front, son visage et ses bras, puis il se pencha vers la bouteille d'eau minérale qui avait longuement séjourné dans le coffre de sa voiture, elle était glacée. Sans cesser de pédaler, reprenant sa lecture il but à longs traits. Aussitôt, une douleur horizontale écrasa sa poitrine. Parmi les barres et les altères qui l'entouraient en hérissant la salle de leurs tiges agressives, il sentit deux mains invisibles saisir la plus lourde pour partager son thorax. La barre pesait de plus en plus fort, comme pour lui faire expulser un dernier soupir... Le front moite et glacé, il descendit de la bicyclette, à bout de souffle il tenta d'aspirer une

bouffée d'air, puis, courbé, il l'expira complètement, longuement, comme pour l'extirper, du tréfonds de son être, un air meurtrier... La sueur glacée recouvrait tout son corps. Tremblant encore, il dut recommencer l'opération à plusieurs reprises. Peu à peu, la douleur relâchait son étreinte...

« J'aurais dû boire de l'eau à la température de la pièce maugréa-t-il en regagnant le vestiaire, je suis stupide. »

Sa séance de gymnastique écourtée, il regagna son domicile en oubliant ce qu'il considérait n'être qu'un simple incident passager.

Dans la nuit, il fit un terrible cauchemar. Une énorme chose était assise sur sa poitrine, il hurlait, mais aucun son ne sortait de sa bouche, la chose devenait de plus en plus lourde et son poids énorme faisait éclater sa cage thoracique. Il se réveilla brutalement sueur, et, prenant appui sur ses avant-bras, doucement, pour ne pas réveiller sa compagne endormie, il glissa lentement le long de ses oreillers afin d'atteindre la position assise ; là, progressivement, le poids s'allégea pour libérer son étreinte.

Ce second malaise l'inquiétait un peu, les yeux grands ouverts sur le noir de sa chambre, il passait en revue le menu du dîner, il ne trouvait rien qui pût avoir provoqué un quelconque trouble digestif, il fallait oublier cela...

Lorsque la nuit suivante le même malaise se répéta encore, quand cette fois il sentit une main de fer agripper le centre de sa poitrine, il se redressa vivement.

– Qu'as-tu donc à t'agiter ainsi ? balbutia Eliane d'une voix pâteuse.

– Je ne sais pas, je ne suis pas bien, j’ai comme un drôle de poids ici, articula-t-il une main le torse.

Eliane livide se redressa à son tour.

– C’est la première fois que cela t’arrive, interrogea-t-elle inquiète.

– Non, répondit-il, hier, déjà, j’ai éprouvé la même chose.

– Pourquoi ne me l’as-tu pas dit, répliqua-t-elle agacée, c’est toujours la même chose, tu gardes tout en toi, tu ne te plains jamais, et puis les choses empirent, un jour cela te jouera un vilain tour, alors, tu seras bien avancé.

– Ne t’inquiète donc pas pour rien, reprit-il rassurant, ce n’est certainement qu’une petite indisposition sans importance... Je vieillis voilà tout ! ajouta-t-il pensif.

– Promets-moi, supplia-t-elle, de consulter le docteur Lacaze dès demain.

C’est d’accord ! dit-il résigné, Dors maintenant !, j’irai sans faute voir Lacaze demain, à la première heure, j’annulerai mes cours.

Le cabinet du docteur Lacaze était installé dans un vieil immeuble toulousain restauré avec un goût exquis dans le plus grand respect d’une architecture locale. L’éloquence des briques patinée les ferronneries manuelles, le porche ouvragé illustraient la richesse du centre historique de la cité.

Nicolas aimait cet immeuble au couloir d’argile rose débouchant sur un escalier noblement vermoulu ; il écoutait les marches irrégulières, fatiguées par le poids accumulé de tant de vies passées, gémir à chaque pas sous leurs écailles de cire. Il aimait caresser la rampe usée par tant d’existences oubliées.

Le vieil immeuble devait avoir une âme et des fantômes favorables à Nicolas.

Lors de sa première visite, le décor du cabinet médical l'avait surpris : la salle d'attente, meublée de fauteuils Knoll, de consoles empire, de tapis orientaux et de posters reproduisant des œuvres signés Andy Warhol révélait l'éclectisme du docteur Lacaze.

Loin d'être hypocondriaque, Nicolas lui rendait des visites régulières et sa consultation de ce jour entrait dans un cadre routinier occultant ses inquiétudes de la veille.

Comme à l'accoutumée, le docteur Lacaze l'accueillit, avec son empressement mercantile. C'était un homme sympathique et jovial, chez lui l'aspect commercial l'emportait largement sur l'aspect médical ; il traitait tous ses clients en amis, il les abordait avec le même discours rassurant et courtois ; par philosophie ou par devoir, il s'interdisait la moindre allusion à une quelconque situation dramatique.

Nicolas venait le consulter pour se donner bonne conscience, il n'avait jamais imaginé qu'il pouvait être atteint d'une grave maladie. Dans sa famille on vivait solide et longtemps : chez les Roussel on était inébranlable comme le Pont Neuf, le plus ancien de la ville, qui, depuis des siècles, enjambe la Garonne. Dans la lignée des Roussel, on affirmait haut et fort avoir une santé de pont de pierre ; on se jouait des climats, des épidémies et des guerres. Celle de I4-I8 puis celle de 39/45 n'avaient pas altéré la bonne santé de ses parents. Purs toulousains, près de devenir centenaires, ils plaisantaient encore en affirmant qu'à

l'image du Pont de briques rouges et de pierres blanches, eux aussi enjamberaient les siècles.

Par cette consultation inopinée, Nicolas voulait surtout rassurer Eliane, attentive aux problèmes de santé, comme le sont la plupart des femmes. A l'image de beaucoup d'épouses, elle le poussait à consulter, souvent malgré lui. Après avoir été extrêmement attentive à la santé de leurs enfants, voilà qu'elle s'inquiétait constamment à propos de celle de son mari. Etait-elle inquiète par nature ou bien redoutait-elle de porter trop tôt des voiles de veuve ?

C'est avec désinvolture que Nicolas devait exposer succinctement l'objet de sa visite, le docteur Lacaze, encore une fois, parlait actualité, tennis, voyages et aventures féminines, il semblait ne rien enregistrer des symptômes qui lui étaient décrits avec une certaine imprécision.

– A quel niveau ressentez-vous cette douleur ? questionna-t-il soudain en tout en griffonnant une ordonnance.

– Au milieu de la poitrine, répondit Nicolas.

Le téléphone sonna, apparemment, une patiente se plaignait, à l'autre bout du fil, à propos de l'effet nocif d'un nouveau médicament ; le docteur Lacaze leva les yeux au ciel, tout en répondant, d'un ton doux, qu'il prescrirait autre chose, lors d'une prochaine visite, mais l'autre poursuivait sans fin ses lamentations interrompues par la proposition d'un prochain rendez-vous.

– Ah ! Ces bonnes femmes ! s'exclama le docteur en reposant son combiné. Elles ne cessent jamais de se plaindre, à celle-là, j'aurais dû prescrire un amant,